

LES VISAGES AMBIGUS D'ANDRÉ BRETON

Mimi Podkrižnik

Abstract

L'article porte sur une machinerie d'images du célèbre pilier du mouvement surréaliste français André Breton. Cette figure extraordinaire, mais aussi contradictoire, a d'un côté changé la vie et la vision de tous ceux qui l'ont connue, et n'a en même temps cessé de changer aussi sa propre façon d'être. Une personnalité hors du commun, qui écrit des livres et des lettres, qui parle à haute voix, qui s'engage politiquement, qui s'exile, qui est cible de ses adversaires, reste souvent dogmatique en public, mais parle beaucoup plus librement en privé. *Père fouettard* qui a ses interdits, ses tabous, qui crie *familles je vous hais* et ne peut supporter la métamorphose de ses disciples, se métamorphose en un père et (plus tard) fils aimable. Celui qui veut appartenir à la famille des grands indésirables, trouve sa place parmi les plus grands désirables du 20^e siècle.

«Vous savez, je ne suis pas dadaïste,» dit Simone Collinet à André Breton après les présentations au mois de juillet 1920 au jardin du Luxembourg. «Moi non plus,» répond Breton à sa future femme (1921–1929), à la manière de Marx, en pleine époque dadaïste. «Il répondit avec ce sourire qu'il sut garder toute sa vie quand il faisait des réserves sur une de ses positions doctrinales.»¹

La plupart de ceux qui ont écrit sur André Breton (Julien Gracq, Marguerite Bonnet, Sarane Alexandrian, Maurice Nadeau) avaient personnellement connu cet auteur extraordinaire. Lucides, ils ne sont pas toujours d'accord avec leur modèle, ils refusent le terme de *pape* pour éviter l'idolâtrie, et se taisent parfois sur quelques épisodes pénibles de sa vie, tout en manifestant une profonde admiration à l'égard de Breton et formant de lui une légende quasi mythique. Ceux qui ne l'ont jamais rencontré, et qui prétendent découvrir le «vrai» Breton dans cette machinerie d'images², se rendent peut-être compte que la postérité tend à fausser les données «réelles», soit par ignorance, soit par préjugé. Toutefois, la contemporanéité ne les déforme pas moins.

Notre existence, ce n'est pas simplement la surface de notre visage face à ceux qui dirigent leur regard sur nous, c'est tout ce qui est dans notre

¹ A. et O. Virmaux, *André Breton, qui êtes-vous ?*, Manufacture, 1996, p. 103. Simone Collinet ajoute que Marx disait volontiers à ses adeptes : «Je ne suis pas marxiste.»

² Il est à la fois admiré et haï. D'un côté pape, fauve, dictateur implacable, passionné d'intrigue et de complot, de l'autre, un personnage de culte. On lui fait grief de son autoritarisme, mais on n'oublie pas la prodigieuse vitalité du mouvement qu'il anime.

histoire et peut être gardé secret ou peut être révélé. Il y a cette virtualité du révélé et du secret, il doit y avoir une réserve des profondeurs en nous... nous sommes des êtres qui vivent en regard des autres, et en regard de circonstances diverses.³

Que ce portrait soit compris ainsi.

Il y a plusieurs Breton, celui qui écrit des livres (les manifestes étant sa spécialité) et des lettres (sa correspondance fut considérable)⁴, celui qui parle (très éloquent, il parlait comme il écrivait), celui s'engage politiquement, celui qui s'exile, celui, aussi, qui fut cible de ses adversaires ; attirant et autoritaire, voire despotique (*Staline au petit pied*⁵), ce «voyant parmi les invisibles»⁶ fut un homme contradictoire.

Surprennent, en premier lieu, la contradiction entre son extrême courtoisie et ses déchaînements subits d'une violence inimaginable, ainsi que son passage facile de l'exaltation à la rupture, soit sur le plan idéologique (dadaïsme, communisme), soit sur celui de l'amitié (Péret et Jacques Vaché exceptés, il rompit avec tous ses compagnons), soit encore dans l'amour (ce chanteur de l'*amour fou* et unique, qui condamnait la vie dissolue et le donjuanisme, se maria trois fois et se lança dans de nombreuses liaisons orageuses⁷).

Breton crache sur les morts, insulte les proches... on lui donnera, par conséquent, des coups de téléphone nocturnes, on lui délivrera des couronnes mortuaires au petit matin. Breton, père fouettard.

La *Jeanne d'Arc* de Joseph Delteil fut traitée dans une lettre de Breton⁸ de *vaste saloperie*, et son auteur de *porc* et de *con*. La fin de la lettre fut encore plus intéressante, car elle annonça son intention

de me borner, au cas où vous deviendrez gênant, voyez Cocteau, à prendre les mesures nécessaires pour réduire votre activité à ses justes proportions, ce qui tout de même, vous n'y songez pas assez, est en mon pouvoir.⁹

Etre expulsé du mouvement, c'était se voir sur l'instant coupé de tout. André Breton mit en pénitence de cette manière André Masson, qui resta surréaliste de 1924

³ Jean Starobinski, *Le Point*, 26 octobre, 2001.

⁴ «Je pense qu'il n'aimait pas beaucoup écrire», disait Julien Gracq (M. Murat, *André Breton*, Editions de l'Herne, 1998, p. 20).

⁵ Ribemont-Dessaignes, 1929; A. et O. Virmaux, *op. cit.*, p. 17.

⁶ I. Isou, *Réflexions sur André Breton* (dans A. et O. Virmaux, *op. cit.*, p. 38).

⁷ Dans la première édition de *Nadja* (1928), on lit : «Nous y descendons vers une heure du matin, à l'Hôtel du Prince de Galles» (*OC*, t. I, p. 1551). Dans l'édition de 1962, entièrement revue, cette phrase a disparu. La suppression est interprétée comme un moyen possible de préserver l'ambiguïté de *Nadja* qui doit rester *une âme errante, un génie libre*. La prostitution (comme l'homosexualité) faisait horreur à André Breton, qui détestait l'ambiguïté de Cocteau, tandis que René Crevel resta proche de lui jusqu'à sa mort.

⁸ Maurice Nadeau, *L'Histoire du surréalisme* (dans A. et O. Virmaux, *op. cit.*, p. 17); voir aussi *le Second manifeste du surréalisme*.

⁹ L'affaire de Delteil se situe en 1925, au moment où le jeune surréalisme pratique systématiquement la violence (*Cadavre contre Anatole France*, 1924; *Lettre ouverte à Paul Claudel*, 1925). Cette pratique fut en partie héritée de Dada, mais poussée plus loin encore. En ce temps-là Breton et les surréalistes ne respectent aucune règle, rejettent l'opinion publique, les notions de bon goût et de décence; ils crient, dans un contexte patriotard, «à bas la France». Dans les années qui suivent, les scandales sur la place publique se font moins nombreux, c'est le temps des procès internes et des exclusions.

à 1930 et se réconcilia avec Breton en 1935. S'étant expulsé lui-même, il perdit tous les amateurs de ses tableaux, même le célèbre mécène Jacques Doucet ne l'achetait plus. Il est possible que ces sanctions économiques eussent un arrière plan, car matériellement, la vie resta difficile pour Breton pendant toute sa vie. Ses études finies lui auraient permis de trouver un emploi au retour d'Amérique au printemps 1946. Ses grandes déclarations sur le refus du travail en 1947 n'avaient plus guère de sens poétique.¹⁰ Breton reprocha avec véhémence à ses amis de gagner leur vie par des moyens douteux (en tant que journalistes, critiques, littéraires), mais en même temps, d'après Robert Desnos, il assura lui-même ses moyens de subsistance par la vente de tableaux (il vendit un tableau de Giorgio de Chirico, *Le cerveau de l'enfant*, au musée de Stockholm).

André Breton apparaissait chaque soir à six heures devant son groupe (où il était question de politique, de ce que disait les journaux, de manifestes, de revues), il recevait les gens rue Fontaine, mais aussi, il entretenait des relations personnelles en dehors de toute préoccupation officielle. Ce dernier Breton, «non-dogmatique», parlait plus librement:

On pouvait le faire parler de Paul Claudel par exemple, qu'il appréciait – ce qui aurait été difficile devant le groupe... J'avais beaucoup moins affaire au Breton politique; les membres du groupe voyaient certainement une autre face, et il est probable que les deux points de vue ne s'accorderaient pas.¹¹

Parmi les tabous¹² et les interdits d'André Breton, il y avait aussi la musique. Soucieux d'être «rationnel dans son irrationalisme»¹³, Breton rejeta et détesta la musique, «parce que la musique¹⁴, c'est l'indéterminé»¹⁵, parce qu'elle touche l'ineffable. De fait, il manquait d'oreille, croit André Masson qui se souvient d'être allé au concert avec Max Ernst en cachette.

Cela l'aurait rendu si malheureux s'il avait su que nous y allions, au concert.¹⁶

¹⁰ Cf. Murat, *op. cit.*, p. 19 (conversation avec Julien Gracq sur Breton).

¹¹ *Ibid.* Le groupe prépara en 1925 la violente *Lettre ouverte à M. Paul Claudel, ambassadeur de France au Japon*. «Il ne reste debout qu'une idée morale, à savoir par exemple qu'on ne peut être à la fois ambassadeur de France et poète... Catholicisme, classicisme gréco-romain, nous vous abandonnons à vos bondieuseries infâmes. Qu'elles vous profitent de toutes manières; engraissez encore, crevez sous l'admiration et le respect de vos concitoyens. Ecrivez, priez et bavez; nous réclamons le déshonneur de vous avoir traité une fois pour toutes de cuistre et de canaille.»

¹² Dans le surréalisme la part de remise en ordre du passé est énorme. Dès le début, ce fut lisez/ne lisez pas. Breton, qui se voulut a-historique, reclassa la bibliothèque poétique. Il n'aimait pas, par exemple, Edgar Poe, inventeur du roman policier, il ne croyait pas à Verlaine. Lisez Rimbaud, ne lisez pas Verlaine. Il n'aimait pas Valéry, dont la poésie il nomma intellectualisée (à la différence de la poésie «sensibilisée»), mais salua Lautréamont, Charles Fourier, Rimbaud et de Sade.

¹³ A. et O. Virmaux, *op. cit.*, p. 120 (témoignage d'André Masson).

¹⁴ La musique classique, évidemment.

¹⁵ *Id.*, p. 120; c'est la réponse de Breton à Alfred Barr.

¹⁶ D'après Marie-Claire Dumas («Le Chant de l'image», *ibid.*), la présence ludique de la chanson apparaît dans les moments les plus anodins de son existence: dans l'*Amour fou* il évoque le moment de sa toilette, il joue sur des références musicales dans certains de ses titres de poèmes et de recueils (*Clé de sol*, *Mont de piété*).

En même temps Breton, qui aimait les arts de l'immédiat, où l'on reçoit tout en une seconde, telles la poésie, «convulsive», et la peinture, alors que le roman et la musique jouent sur la durée, précisa que le poète était toujours musicien en quelque sorte, car la poésie surgit à la conscience, portée par un rythme intérieur, une chaîne sonore qui est inséparable de son produit. L'écriture automatique obéit à des conditions de rythme, d'hauteur, d'intensité.

Aller aux musées et aux bals était la déchéance aussi. Breton ne dansait pas. Les désobéissants, il les traita d'arriérées. Non moins complexe fut son attitude face au théâtre, au cinéma et au roman traditionnel (sa position se nuança avec le temps puisque vers la fin de sa vie, il accueillit avec faveur les premiers livres de Julien Gracq).

Breton avait beaucoup de tendresse pour sa fille Aube Elleouët. Dans la lettre qui termine *L'Amour fou* (1937), il dit: «Je vous souhaite d'être follement aimée.»¹⁷ Il s'intéressait à sa fille, il s'occupait d'elle. Il n'avait rien d'un père de famille fouettard. Ce n'est pas le ton du *familles, je vous hais*.¹⁸ Intéressante est aussi la relation avec son père, Louis Breton. Pierre Demarne, qui fréquenta André Breton de 1947 à 1950, les rencontra en été 1947 à la galerie Maeght. Son père était une figure sympathique, la mine classique d'un cadre ou médecin retraité et rien d'un militaire – puisqu'il avait été employé aux écritures, dans sa jeunesse, à la gendarmerie de Tinchebray, les «mauvais» biographes d'André Breton croyaient qu'il avait fait carrière dans la gendarmerie. D'après Pierre Demarne, le fils était très amical avec son père, âgé de 75 ans environ. Leur rapport n'avait rien à voir avec la scène orageuse où Breton avait annoncé à ses parents qu'il renonçait à ses études médicales.¹⁹

On dit aujourd'hui qu'André Breton n'était pas un rebelle original et l'inventeur de la modernité. Il empruntait tantôt des thèmes tantôt des images ou le comportement soit aux symbolistes, soit aux décadents, soit encore à Jacques Vaché. On lui reproche l'incompatibilité de l'écriture automatique avec la prose travaillée en détail. Même pour une simple interview, Breton rédige avec soin ses réponses, exige de pouvoir les relire et les retoucher.

L'auteur de *Nadja*²⁰ écrit que «son plus grand désir eût été d'appartenir à la famille des grands indésirables» (*Dictionnaire abrégé du surréalisme*, 1938). Mais il

¹⁷ OC, t. II, p. 783.

¹⁸ «Breton père de famille, c'est beaucoup dire, mais tout de même – j'en étais resté au Breton du Manifeste – c'était un Breton, je ne dirais pas qui avait vieilli, mais qui avait des liens maintenant dans la vie» – Murat, *op. cit.*, p. 16.

¹⁹ Breton se tait longtemps sur son enfance; avec sa mère la mésentente avait été précoce et profonde. Peu à peu les biographes ont reconstitué son itinéraire familial: il y en a qui disent qu'André Breton était «fils de gendarme». Par ses adversaires il a été souvent traité d'adjudant, d'inspecteur, de flic... Au contraire, Louis Breton fut tenté par le secteur privé: il devient le sous-directeur d'une petite cristallerie à Pantin. Sa famille qui rêva pour André de Polytechnique, mais qui lui eut permis d'entreprendre sa médecine en 1913, montra un caractère bourgeois.

²⁰ Bien qu'il prétende n'obéir qu'à des impératifs anti-littéraires, il retouche *Nadja* pour sa réédition, ce qui est un réflexe d'écrivain traditionnel. Il s'en expliquera dans *l'Avant-dire* de 1962, où il met au rang des «vanités l'acte d'écrire, plus encore de publier toute espèce de livre». Dès 1924 il méprise «la littérature, dont plusieurs de mes amis et moi nous usons avec le mépris qu'on sait». L'écriture est un pis-aller qui ne peut intervenir que pour obéir à une nécessité: «Je veux qu'on se taise, lorsqu'on cesse de ressentir». Tout écrit doit porter un sentiment fort... Ce mépris réapparaît plusieurs fois: en 1950 il repousse l'idée que puisse lui être décerné un grand prix de littérature de la ville de Paris. *Le bien le plus précieux, celui dont rien ne compense la perte, c'est l'indépendance.*

n'a pas été exaucé, au contraire, sa légende (*négative*)²¹ a pris place parmi les plus grandes et les plus désirables du 20^e siècle. Aujourd'hui on lit Breton dans la *Pléiade*, ses mots dadaïstes sont écrits sur papier bible:

Lâchez tout. Lâchez Dada. Lâchez votre femme, lâchez votre maîtresse. Lâchez vos espérances et vos craintes. Semez vos enfants au coin d'un bois. Lâchez la proie pour l'ombre. Lâchez au besoin une vie aisée, ce qu'on vous donne pour une situation d'avenir. Partez sur les routes.²²

Est-ce qu'on peut appartenir à un mouvement pendant toute une vie? Impossible, répond André Masson. «Sauf peut-être celui qui l'a lancé. C'est là que Breton reste logicien»²³. Un homme orthodoxe, un surréaliste absolu. D'après Jacques B. Brunius (1906–1967)²⁴ «Breton combattait le rationalisme étroit, tel qu'il était enseigné dans les écoles et les universités, et il essayait de le remplacer par ce qu'il appelait un rationalisme ouvert. C'est-à-dire un état de la raison humaine où ce qui était irrationnel hier pouvait devenir rationnel aujourd'hui, ou demain, ou après-demain. La raison n'est pas un objectif figé, mais un concept évolutif. Elle est mouvement et ne peut être conçue qu'en mouvement.» Au sens propre du terme *mouvoir* on peut, peut-être, rester fidèle au même cours pendant toute la vie.

Breton (victime d'un attentat manqué en 1963), qui détesta profondément la vieillesse et les vieillards²⁵, a «su mourir sans vieillir».²⁶ Quoiqu'il prît, dans l'automne de sa vie, de nombreuses positions, et malgré ses entretiens fréquents à la radio²⁷, il semblait être sur une ligne de repli et devenir un héros désabusé d'un autre temps.²⁸

²¹ Dans l'esprit public il était vu comme l'explosant-fixe, comète, patron autoritaire, fabricant de procès, casseur d'assiettes, machine à scandaliser les petits-bourgeois des années 30.

²² OC, t. I, p. 263; l'article «Lâchez tout», recueilli dans *Les Pas Perdus*, parut pour la première fois dans *Littérature*, 1er avril 1922, pp. 8–10. Breton se sépara de Tzara et du dadaïsme pour suivre son évolution individuelle.

²³ A. et O. Virmaux, *op. cit.*, p. 116 (témoignage d'André Masson).

²⁴ *Id.*, p. 99.

²⁵ D'après Julien Gracq, qui fait sa connaissance en 1939, ses textes principaux sont *Nadja*, *Les Pas Perdus*, le premier *Manifeste*, le *Poisson soluble*. La suite de son œuvre a établi un système d'échos aux premiers livres – l'auteur les a enrichis, approfondis, mais il y manque un certain jaillissement. Le surréalisme est lié à la jeunesse: le jet brutal de la révolte est difficile à renouveler dans l'âge mûr ou dans la vieillesse. On perçoit dans *Les Pas perdus* les tentatives de prendre la tête d'un mouvement qui redéfinirait l'esprit moderne et qui ne se limiterait pas à la littérature. Après l'échec du projet de *Congrès de Paris*, Breton se replie sur le domaine littéraire. *Point du jour*, *Le Clé des champs* témoignent d'une baisse de tension vitale. On voit apparaître chez Breton, surtout après la guerre, un côté rétrospectif qui n'existait pas au début. L'engagement politique a été une cause de vieillissement pour le surréalisme.

²⁶ A. et O. Virmaux, *op. cit.*, p. 106 (Marcel Duchamp, 1887–1968).

²⁷ En 1960 il signa le *Manifeste des 121* (déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie); en 1962 il prit la parole aux obsèques de Natalia Sedova Trotski; en 1963 il s'éleva contre la collusion de Gaulle-Franco; en 1965 il présenta l'exposition internationale du surréalisme, *L'Ecart absolu*, qui prétendait être procès de la société de consommation.

²⁸ Au début Breton est un homme de contact immédiat avec la réalité. Dans *La Révolution surréaliste* et *Le Surréalisme au service de la Révolution*, par exemple, il est question de ce qui se passe, des faits divers: de Germaine Berton, de Sacco et Vanzetti, des sœurs Papin, de Violette Nozières, du 6 février... Breton prend chaque fois des positions. Or, pendant la période de guerre (de 39 à 46), il se tait. En 1939 il se trouve dans une impasse. Réfugié aux Etats-Unis il vit dans une espèce de bulle française, entouré de gens comme Duchamp, Matta, Duit, il refuse de parler anglais. Il n'est pas à l'affût des événements, ce qui ne lui ressemble pas. Par la suite, rentré en France, il n'a pas retrouvé ce contact perdu avec Paris. Il a fait un discours aux étudiants de Yale, en Amérique, qui ressemble à une sorte de rétrospective du surréalisme: «Pas un instant, croyez-moi bien, je n'oublie qu'il y a Hitler.»

Ce qui en demeura, ce fut le tremblement de la voix, un sentiment de calme moral, une générosité absolue pour préserver sa dignité: dans sa générosité «Breton a changé la vie et la vision de tous ceux qui l'ont connu».²⁹ Il était, par son autorité naturelle et son incontestable charme, le découvreur de Duchamp, Brunius, Estienne, Blin, Césaire.

Il m'a apporté la confirmation, si vous voulez, d'un très grand nombre de choses que je sentais plus ou moins obscurément, que je devinais, sur lesquelles j'hésitais, et brusquement tout m'étais confirmé, le feu vert m'était donné, une sorte d'immense raccourci pour me trouver moi-même.³⁰

Le 1^{er} octobre 1966, le jour des funérailles d'André Breton, le cimetière des Batignolles fut envahi par une foule de jeunes. Celui qui avait dit: »Il est inadmissible qu'un homme laisse une trace de son passage sur la terre»³¹ et «Je ne suis pas pour les adeptes»³², ne les avait jamais rencontrés et ils ne le connaissaient pas. Peut-être ces gens-là ne l'avaient même pas lu, mais ils avaient entendu parler de lui et du surréalisme qui a toujours inspiré un public fervent bien que limité.³³ Il a choisi pour épitaphe: *Je cherche l'or du temps. L'or, c'est la liberté, l'amour et la poésie.*

Ljubljana

ŒUVRES CITÉES

Amette, J.-P., *La voix de Breton*, Le Point, 26 novembre 1999

Breton, A., *Oeuvres complètes*, 3 tomes, éd. M. Bonnet, E.-A. Hubert, Ph. Bernier, J. Pierre, M.-Cl. Dumas, Gallimard, 1988-99

Mounin, G., *Sept poètes et le langage*, Gallimard, 1992

Murat, M., *André Breton*, Editions de l'Herne, 1998

Starobinski, J., *Entretien*, Le Point, 26 octobre, 2001

Virmaux, A. et O., *André Breton, qui êtes-vous ?*, Manufacture, 1996

²⁹ A. et O. Virmaux, *op. cit.*, p. 111 (témoignage de Joyce Mansour, 1928-1984).

³⁰ *Id.*, p. 102 (témoignage d'Aimé Césaire).

³¹ Murat, *op. cit.*, p. 9; Breton se préoccupait néanmoins d'établir l'histoire du surréalisme, acceptant que Marc Eigeldinger lui consacre un volume; quelques mois avant sa mort il s'est informé du colloque, organisé par Ferdinand Alquie, et il a ouvert ses archives à Marguerite Bonnet.

³² *Pleine Marge*, 1940, *OC*, t. II, p. 1179; cf. le vers ambigu, d'après José Pierre, «Des surréalistes, il n'en faut pas trop», Murat, *op. cit.*, p. 27.

³³ Le surréalisme est souvent considéré comme un snobisme intellectuel, une dépréciation de l'esprit ou une plaisanterie d'artistes désireux d'étonner à tout prix. Le but des surréalistes est extra-littéraire, car il vise à libérer l'homme des contraintes d'une civilisation trop utilitaire. Le surréalisme repose sur la croyance à la réalité supérieure de certaines formes d'associations négligées jusqu'à lui, à la toute-puissance du rêve, au jeu désintéressé de la pensée.